

## CLÔTURE COLLOQUE SHF/APFUE NOVEMBRE 2008-11-28

Permettez-moi, chers collègues, puisque c'est sous ma présidence que le projet de ce beau colloque a vu le jour, de prendre un instant la parole pour en remercier les réalisateurs.

- Pour la SHF : Geneviève Champeau et Jean-Claude Rabaté, ainsi que l'ensemble du bureau ; pour l'APFUE, Francisco Lafarga, Manuel Bruña et toute la Junta Directiva.
- Pour l'ENS LSH : Olivier Faron, directeur, qui a accepté d'accueillir la rencontre et de collaborer à son organisation ; Marina Mestre, directrice adjointe, et Begoña Riesgo, qui ont pris en charge l'essentiel de sa mise en oeuvre, ainsi que Carlos Heusch et Isabelle Bleton, qui leur ont prêté main forte ; mais aussi les personnels –Valérie, Luc, Martine-, les élèves, si diligents (diligentes, devrais-je dire), et tous les services (la reprographie, notamment, habituée à connaître de grands affairements) qui ont contribué à ce que tout soit parfait dans son déroulement.
- Je voudrais aussi saluer le président Jacques Soubeyroux, initiateur, avec Francisco Lafarga, du projet et qui a suivi de très près le chantier de cette deuxième rencontre.

Mais je remercierai d'abord, en ce moment de clôture, les participants, et en premier lieu les participants espagnols, pour leur disponibilité, leur dévouement et la qualité de leurs travaux. Au regard de ce qui se fait dans l'hispanisme français, leur contribution est, sinon tout à fait inaugurale, en tout cas pionnière, puisque la réflexion sur l'enseignement de la langue n'est nullement au centre de nos préoccupations dans l'enseignement supérieur. De ce point de vue, les francisants de l'université espagnole devraient nous servir de guides et d'incitateurs. La présidente Geneviève Champeau indiquait du reste à ce sujet, dans son propos d'ouverture, que le prochain congrès de la SHF serait consacré à cette importante question.

J'ai été, quant à moi, particulièrement sensible aux ateliers où l'on réfléchissait à l'ancrage culturel de la langue et de son enseignement, tant il est vrai que la langue est un fait de civilisation, dont chaque élément, dont chaque construction exprime la culture, non seulement contemporaine ou récente, mais aussi traditionnelle et parfois très ancienne d'une nation. On ne peut pas enseigner un espagnol ou un français utilitaire, un espagnol ou un français véhiculaire, pour la bonne raison que cet espagnol, que ce français-là n'existent pas et qu'il

n'y a que l'espagnol et le français, des langues qui, même dans leurs applications les plus spécifiques, sont chargées de l'insondable sémantisme que leur confère l'histoire longue des peuples et des nations qui les parlent. Un espagnol, un français pour le négoce ? Un espagnol, un français pour les Chinois ? Un espagnol, un français de destination, purement langagier, sans être de langue ? Variante détestable –et, du reste, impossible- de l'altérité !

Il existe, en revanche, une variante tout à fait souhaitable –et, du reste, inéluctable- de l'altérité dans la langue : ce cosmopolitisme, dont parlait, à propos de l'espagnol, Eric Dayre, la capacité néologique de l'espagnol, son aptitude à faire siennes, comme par bribes et parfois par pans entiers, d'autres langues –le français encore beaucoup en Espagne et déjà, en Espagne comme surtout en Amérique du Nord et en Amérique centrale, l'anglais.

Quelle différence, à cet égard, avec la frilosité du français – et sa tentation d'adopter une politique protectionniste ! La France renaissante et classique, forte et fière de sa langue, ne traduisait pas *Lazarillo* par « Lazarin » mais par « Lazarille ». *Don Quixote* s'est alors traduit « don Quichotte » -ce qui, du reste, permet de conserver en français la preuve vivante que dans le castillan du début du XVIIe siècle ne s'était pas encore imposé tout à fait l'usage phonétique de la « jota » en substitution du « x » médiéval. Comment devrait-on dire aujourd'hui, dans une logique de défense de la langue française : « Messire Cuissard » ? L'ouverture du français à l'altérité ne se limitait pas, au temps de sa splendeur, aux titres ou aux noms de personnages d'une littérature étrangère. Combien de nos compatriotes, prononçant le mot par lequel on désigne ce petit c, ce cédin ou cédet qui, inscrit lui-même sous le c, lui donne la valeur sonore d'un s double devant a, o ou u, songeraient à y voir le calque d'une autre langue ? Pourtant, semblablement à Lazarille, c'est de l'espagnol *cedilla* que tient son nom français de « cédille » le signe d'une rencontre oubliée de nos deux langues dont l'APFUE a fait heureusement son logo.

La rencontre peut donc changer l'altérité en appropriation. Le résultat en est une nouvelle propriété linguistique. En cas d'altérité persistante, en revanche, forcer l'appropriation amène une impropriété. Il ne me semble pas que la « faute » dans l'emploi de la langue étrangère ait suscité beaucoup d'intérêt parmi les communicants. Pourtant, l'impropriété nous dit beaucoup sur les rapports entre langue et culture au sein d'un questionnement linguistique de l'altérité.

Je devais fondamentalement, avant de m'égarer dans ces considérations qui n'apportent rien au traitement du thème qui nous a réunis mais disent seulement l'intérêt que j'ai pris aux travaux, annoncer les développements de ce qui, envisagé au départ comme une rencontre unique est devenu, lors du beau congrès de Séville, un programme de rencontres triennales. Ce que je vais en dire me permettra de donner un exemple de la signification culturelle de l'impropriété.

Au vrai, je suis à peine autorisé à vous annoncer que quelque chose est en train de naître du projet d'une rencontre qui aurait lieu dans trois ans en Espagne. On y parlerait –entend-on- de la circulation entre nos deux cultures -de l'invention, de l'exportation et de la relecture de part et d'autre de notre altérité- de grandes figures de nos mythologies nationales : don Juan ou le Cid, nés en Espagne et qui ont connu en France d'originales appropriations ; Carmen, née en France et devenue un emblème de l'Espagne ; bien d'autres encore.

Je devais aussi annoncer, mais le président Soubeyroux, l'a déjà fait hier soir, la mise en ligne, à l'ENS LSH, sur le site de La Clé des langues, des actes numériques de ce colloque ainsi que la fabrication, toujours à l'ENS, d'un CDROM. C'est pourquoi j'ai amené ce matin le CDROM produit par l'université de Séville et le comité d'organisation de la rencontre fondatrice de 2005, que je compte donner en exemple à ENS-Éditions.

Or, c'est le petit texte de présentation porté, en français et en espagnol, au dos de la couverture qui m'a inspiré la réflexion sur quoi je fermerai ce trop long propos. J'ai bien indiqué avant-hier à Manuel Bruña qu'il ne s'agit nullement d'une critique, encore moins, d'une correction que je ferais au français de nos collègues sévillans, je serais mal placé pour le faire et l'occasion serait bien mauvaise. Mais il m'a semblé repérer là une très bénigne impropriété dont on pourrait cependant tirer d'intéressantes leçons. Nos collègues écrivent en espagnol : « *Del 29 de noviembre al 2 de diciembre de 2005 se celebró en la Universidad de Sevilla el primer congreso patrocinado conjuntamente por la Asociación de Profesores de Francés de la Universidad Española y la Société des Hispanistes Français* ». « *Congreso patrocinado por la APFUE y la SHF* » est rendu en français par : « colloque sponsorisé par la SHF et l'APFUE ».

L'emploi de cet anglicisme avait déjà choqué ma conscience d'hispaniste frileux défenseur du français lorsque, ayant co-organisé un colloque avec des collègues de l'Université de Cuenca

j'avais lu dans une annonce rédigée par eux : « *Coloquio esponsorizado por el SIREM* » (SIREM étant le sigle de l'unité CNRS que je dirigeais alors). L'emploi de « *coloquio* » pour « *congreso* » était déjà suspect, mais « *esponsorizado* » !... Pour les actes, je demandai à ce qu'il fût changé par « *patrocinado* » ou « *coorganizado* ». Je me dis aujourd'hui que l'emploi était sans doute licite en espagnol, qu'il relevait à son tour de l'extraordinaire pouvoir de captation de cette langue, de son cosmopolitisme conquérant. Mais cette captation a aussi été rendue possible, sans doute, par un trait de culture.

Dans notre frileux français, l'usage du verbe « sponsoriser » pour rendre compte de la participation de l'APFUE et de la SHF au colloque de Séville, nous le sentons bien, est impropre. Il l'est, en effet. Pourquoi ? Parce que la pratique désignée en français par le verbe « sponsoriser » (ou « sponsoring ») est réservée en langue aux donateurs appartenant au secteur privé. Il faut, pour qu'une manifestation publique soit « sponsorisée », que la contribution –fondamentalement financière- émane d'entrepreneurs ou de financeurs du privé. Telle banque, telle grande marque « sponsorisera » une traversée de l'Atlantique à la voile ou telle rencontre sportive. Au sein de l'économie de marché, le « sponsoring » consiste en l'échange d'une aide financière contre de la publicité.

Dans le contexte d'emploi qui est celui de nos collègues sévillans, un Anglais aurait sans doute traduit « *patrocinado* » par « *sponsored* » parce que, dans sa langue, « *to sponsor* » ne distingue pas le privé du public. Si l'emploi du verbe « *esponsorizar* » n'a pas heurté mes collègues de Cuenca, c'est sans doute parce qu'ils sont habitués à ce que telle entreprise du privé, souvent bancaire, concoure au financement de leurs rencontres ou de leurs publications. L'emploi du français « sponsoriser », en revanche, proscrit en langue dans ce contexte, choque en outre immédiatement nos esprits parce que, dans le domaine des sciences humaines, l'université française manifeste une très vive réticence –dont les causes sont à chercher dans notre histoire culturelle- à l'endroit de l'intervention du privé dans le financement de l'enseignement et de la recherche.

Comment, alors, fallait-il rendre « *patrocinado* » ? « Patronné » n'était sans doute pas pleinement satisfaisant. L'État, surtout, « patronne » en France, à travers ses ministres ou ses institutions. Nouvel ancrage culturel... « Organiser », « co-organiser » auraient été, me semble-t-il, les traductions les plus appropriées –assurément les plus fades. Et s'il s'était agi, dans le cas d'un troisième contributeur, d'un soutien seulement financier ou logistique, sans

véritable implication scientifique, les organisateurs auraient dû indiquer : « avec le concours de... »

Vous voyez avec quelle frilosité les frileux défenseurs du français abordent l'expression du financement de la recherche à l'université... La SHF ne pourra « sponsoriser » nos actes que si la pratique de faire appel à des fonds privés dans la recherche française en sciences humaines se généralise au point que les mots ne feront plus la part du public et du privé dans son financement. Si les mentalités dépassaient un jour ce clivage, encore faudrait-il que lesdits sponsors y trouvent eux-mêmes leur intérêt ! Ce ne sera pas, en tout cas, pour l'année prochaine et je doute que ce soit le cas lorsque, dans six ans, je l'espère, nous nous réunirons à nouveau de ce côté –ou, pour vous, de l'autre côté- des Pyrénées.

**Georges Martin**, Président d'honneur de la SHF